



Le libraire de la favela

Otávio Júnior

Traduit du brésilien
par Paula Anacaona

Illustrations de André Diniz

*À mes parents, qui m'ont toujours soutenu
À tous les enfants des favelas du Brésil,
et notamment à ceux des favelas du Complexe
de la Penha et de l'Alemão*

*Et aussi à Ricardo Gomes Ferraz,
qui a transformé sa maison située dans une favela
de la mangrove, à Recife, en une librairie –
la librairie Guardiã, le seul espace de lecture
de sa communauté. Une inspiration !*

Tous les Brésiliens qui habitent dans les favelas¹ savent que dans ces quartiers, nous vivons avec la peur et l'angoisse. Mais nous avons aussi un désir immense de dépasser tout cela, de dépasser les idées reçues et le fait d'habiter dans un des quartiers les plus violents de Rio de Janeiro, de dépasser un futur bouché.

Au total, 140 000 personnes habitent dans la vingtaine de favelas du Complexe de la Penha et du Complexe de l'Alemão, deux quartiers voisins dans la banlieue nord de Rio de Janeiro qui s'étendent à perte de vue sur plusieurs collines.

Je suis né dans l'une des favelas de l'Alemão, sur la Colline du Caracol, et j'y habite encore. Dans la rue, je vois en permanence des hommes et des

1 C'est ainsi qu'on appelle au Brésil les bidonvilles, c'est-à-dire des quartiers pauvres, construits illégalement. Tu trouveras plus de précisions dans le dossier à la fin.

adolescents avec des armes. Je connais un grand nombre de personnes qui ont choisi la vie criminelle, et une balle perdue est même rentrée chez moi, laissant une marque sur le mur juste au-dessus de mon lit.



*

Dans les années 1920, un immigré polonais du nom de Léonard Kaczmarkiewicz a acheté les terres où se trouve actuellement le Complexe de l'Alemão. Il y a construit une tannerie et plusieurs familles d'ouvriers s'y sont installées. Comme les ouvriers ne comprenaient pas la langue de leur patron, ils se sont mis à l'appeler l'Allemand, *Alemão* en portugais brésilien. C'est ainsi que toute la zone a gagné peu à peu le surnom de Colline de l'Alemão. Pour un peu, mon quartier se serait appelé la Colline du Polonais !

Dans les années 1950, Kaczmarkiewicz a divisé son terrain et l'a vendu en petites parcelles, et cette zone a commencé à être envahie par des familles pauvres.

Je n'étais pas encore né quand le trafic de drogues a commencé à prendre de l'ampleur à Rio de Janeiro. La Colline de l'Alemão fut justement une des premières favelas à être dominée par le trafic, dans les années 1970.

Le Brésil était devenu le carrefour entre les drogues produites dans les pays d'Amérique du Sud et les consommateurs européens. Les voyous, qui autrefois braquaient des banques, ont découvert que

la vente de cocaïne était beaucoup plus lucrative. Et le marché s'est développé à toute vitesse...

Cela s'est accompagné d'une augmentation terrifiante de la violence. Dans les années 1990, les gangs, des groupes armés, se livraient une véritable guerre pour avoir les meilleurs points de vente de drogues. Les gangs sont devenus de petites armées, et sont entrés dans un cercle vicieux : acheter de plus en plus d'armes, de plus en plus puissantes, pour attaquer le rival, se défendre et être le plus fort. Les médias ont surnommé cette époque « la guerre de la poudre », en référence à la cocaïne.

Mais même en prison, les gros chefs du trafic continuaient à donner des ordres et à faire la loi !

Les trafiquants sont des personnalités importantes de la communauté. Ils aident financièrement les habitants, qui doivent en échange les respecter. Ils donnent des cadeaux aux enfants (mais jamais de livres !), offrent à l'un une bouteille de gaz, aident un autre à construire sa maison... C'est pour cela que la délation est la pire des fautes qu'un habitant puisse commettre. C'est une marque d'ingratitude envers son « bienfaiteur », punie de mort – oui, les délateurs sont cruellement exécutés, pour montrer l'exemple.

Mais personne ne raconte ces histoires dans mon quartier. C'est comme si la drogue faisait partie de notre quotidien depuis toujours. Lorsque je suis né, elle était déjà partout, omniprésente, dans le moindre recoin. Dans la favela, tous les enfants connaissent dès leur plus jeune âge le vocabulaire des trafiquants, dont la règle de base est « toujours ouvrir l'œil ».

*

Parmi toutes les favelas qui grignotent les collines de Rio de Janeiro, il faut savoir que l'Alemão est souvent considérée comme la plus abandonnée par les pouvoirs publics. L'État brésilien a tardé à agir et à s'opposer aux chefs du trafic. La police faisait de temps en temps des opérations dans les favelas, mais c'était de la poudre aux yeux.

Cependant, contrairement à ce que beaucoup de personnes peuvent penser, j'aime ma vie ici. Je peux le dire : j'ai eu une enfance heureuse, et aujourd'hui je suis comblé de faire ce travail d'incitation à la lecture auprès des enfants de ma communauté.

Je sais, de ma propre expérience, que les enfants d'ici ont une vision très réduite du monde.

Ils ne sortent presque jamais de la favela : l'école, l'église, le terrain de football, le supermarché, les associations, tout est là. Beaucoup d'enfants ne sont même jamais allés à la plage, qui n'est pourtant qu'à quelques kilomètres ! Ils sont prisonniers dans leur propre quartier.

Moi, j'ai eu la chance de découvrir la lecture, qui m'a libéré de cette prison.

En 2008, j'ai reçu le Prix Faire la différence du journal *O Globo*. À cette occasion, les journalistes m'ont donné un surnom, qui me reste encore aujourd'hui : je suis « le libraire de la favela de l'Alemão ». Une histoire qui commence au milieu d'une décharge...

Il était une fois un enfant de huit ans... (Comme c'est mon histoire, j'avais très envie qu'elle commence par « il était une fois ».)

Tous les matins, ma mère Joana, ma sœur Juçilène qui avait alors cinq ans, et moi, allions à l'église, qui était à six rues de chez nous – il fallait ensuite descendre un petit escalier et tourner à droite. J'étais bien habillé, en bermuda, chemise et chaussures. Ce jour-là, le culte dura environ une heure, comme d'habitude.

Sur le chemin du retour, j'ai trouvé, comme toujours, une excuse pour faire un détour par le terrain de football. Les grands, ceux que nous appelions les « maîtres du terrain », étaient déjà là. Quand le groupe des 16/17 ans arrivait, les petits devaient déguerpir immédiatement. L'un d'entre eux arrivait et shootait dans la balle, très fort et très haut, en disant :

– Ouste, les gamins !

Nous partions tous en courant. Nous avions seulement le droit de rester au bord à les regarder jouer.

Ce jour-là, les grands jouaient au foot. J'avais du mal à voir la balle tellement elle était vieille et usée, elle avait perdu ses pentagones noirs et blancs et avait la même couleur que la terre.

Tout autour, il y avait une décharge. Dans notre communauté, il n'y avait pas de ramassage de poubelles et toutes les ordures étaient brûlées ici-même.

Pour ne pas marcher sur le terrain, j'ai commencé à marcher au milieu des sacs poubelles. Soudain, j'ai vu un carton rempli de jouets. J'ai poussé un cri – de surprise ou de peur, je ne sais pas – car tous les copains qui étaient autour du terrain m'ont entendu et se sont rués dans ma direction. Les jouets devaient appartenir à un enfant des quartiers riches – jamais un enfant de notre quartier n'aurait jeté ces jouets presque neufs !

La bataille a commencé, et j'ai juste eu le temps d'attraper le seul livre qui était là : *Le Pacha*. Je ne sais pas comment l'expliquer, mais je n'avais d'yeux que pour ce livre. Je n'en avais rien à faire des jouets, qui ont disparu rapidement. Tout fier,

j'ai ramené à la maison cet exemplaire comme un trophée.

C'est ainsi qu'a débuté mon conte de fées – vous comprenez maintenant pourquoi je voulais que mon histoire commence par « il était une fois » ?

